

I

- Ah, mon Dieu ! Sauve-le.

C'était les seuls mots qui me sortaient de la bouche quand je regardais mon père. À présent, il était fané, maigre, nonchalant et surtout incapable d'exécuter le moindre geste précis avec l'assurance d'antan.

Mon papa était devenu l'incarnation du pathétisme et de la désolation.

Il était malade et c'était un euphémisme de le dire. Ses bras étaient lourds, sa chair disparaissait de jour en jour, sa peau se froissait. En un temps record, il avait vieilli de plusieurs années. Il avait complètement muté. Je commençais même à avoir peur de lui.

Je sais, c'est affreux de le dire.

Avoir peur de son géniteur, certains me renieraient pour cela. Je ne parvenais plus à l'observer pendant un long moment sans ressentir du dégoût à son

égard. Si ce n'était pas ce sentiment, un autre, non moins désagréable, se manifestait en moi : cette impression de peur face à quelqu'un qui cessait de plus en plus d'être humain.

Il était à présent une toute autre personne.

Sa physionomie n'avait plus rien à voir avec ses rondeurs d'il y a quelques années. Les photos d'alors n'étaient plus fiables. Le temps avait fait d'elles de traîtres témoins.

Le temps, ce contre quoi nul ne peut lutter. Il nous détermine, nous force à assister, et même participer, au spectacle qui est là sans pouvoir faire revenir ce qui n'est plus.

Je visualisais parfois ses anciens portraits en guise de consolation. Cela faisait rester en hibernation mon optimisme quant à une éventuelle, mais inespérée, cure.

Ces clichés me rappelaient des temps meilleurs.

C'est ce qu'il me fallait comme sédatif face à cette sombre vie que nous menions à présent.

Le souvenir est vital.

J'espérais toujours qu'il guérisse, qu'il sorte de cette piteuse situation que je n'aurais souhaité à personne, même pas à mon plus farouche adversaire. L'attente d'une amélioration,

l'optimisme, voilà deux raisons pour ne pas se suicider le jour où il nous arrive un grand malheur. « *L'espoir fait vivre* », je croyais de plus en plus à cette maxime depuis que mon père était malade.

En réalité, au fond de moi, j'étais convaincu qu'il ne pouvait pas triompher de ce mal corrosif. C'était juste une question de réalisme. Lui-même attendait que cesse son tourment terrestre. À un certain degré de douleur, de souffrance et même de répugnance de la part des proches, on a envie que tout cesse, que la fin arrive, que la mort se présente enfin. Les plus fiers s'empressent et vont même jusqu'à mettre un terme volontairement à leur vie de peur que les autres les voient sans force et sans défense.

Ce genre de fierté est fort heureusement une denrée rare.

Cela allait faire maintenant trois ans qu'il se débattait entre les griffes de la maladie, qu'il dépendait des autres. Finalement j'en étais venu à la conclusion que personne ne savait réellement ce qui détruisait à petit feu mon géniteur. Sinon...

Toute la journée, mon père était cloué au lit, ou devrais-je dire, cloué au sol, pour être plus véridique. Il passait tout son temps sur une vieille natte dans une chambre inconfortable, morose, nauséabonde et surtout mal éclairée.

Cette chambre était à l'image de son locataire.

La lumière du soleil y parvenait difficilement et, le jour, la chaleur y était particulièrement étouffante. Malgré tout, nous ne pouvions pas lui offrir de meilleur cadre pour le loger.

Nous avons déménagé depuis que nos tropiques s'étaient assombris.

L'existence aime à imposer sa loi. Elle se veut sévère et un maître despote à dessein.

Beaucoup de choses avaient changé.

À présent, la maison que nous habitons était pratiquement nue : sans contenu attrayant. Tout ce qui constituait un signe extérieur de richesse ou d'aisance matérielle avait été vendu ou troqué dans le seul objectif de payer des soins pour que papa guérisse. Tout y était passé, les nombreuses petites ou moyennes entreprises de mon père, ses engins, fauteuils, tables de luxe, appareils électroménagers, les pagnes de grande valeur de maman, et même certains ustensiles de cuisine et autres objets utiles pour la bonne tenue d'une maison avaient été liquidés en espérant à chaque fois que cela soit le dernier sacrifice.

Ah ! Maudit mal !

Tu nous as tous terrassé.

Tu as plongé ma famille dans une misère désespérante.

À cause de toi, tout ce que nous possédions fut bradé à moindre coût à des clients opportunistes et parfois sadiques, profitant du désarroi de la vendeuse en détresse, ma mère. Aucun de ces objets ne fut acheté à sa juste valeur.

J'avais toujours eu du mal à assister à ces foires macabres.

Notre malheur faisait le bonheur de ces charognards.

Ces scènes me faisaient enrager et me donnaient envie de sauter au cou de l'acheteur.

Mais que faire quand un mal s'impose à vous et devient chronique ?

Que faire quand un médecin, ou un guérisseur, vous promet et garantit par le verbe, de détenir la science capable du rétablissement de votre malade en échange d'une somme que vous n'avez pas ?

Que faire quand on ne veut pas perdre une personne à laquelle on est lié ?

Que faire pour montrer que nous avons vraiment fait tout ce qui est en notre pouvoir, que nous n'avons pas laissé quelqu'un dépérir seul ?

Que faire pour ne pas être harcelé par sa conscience ?

Le dévouement avait guidé maman : elle avait commercialisé ses objets et toutes autres choses qui pouvaient rapporter de l'argent. Ainsi, de vente en vente, nous parvenions toujours à réunir la somme qu'il fallait.

À chaque fois, et toujours à notre grand désarroi, l'inefficacité, ou plutôt, pour être plus juste, la malhonnêteté des différents guérisseurs s'exposait au grand jour. Ceux qui se disaient détenteurs de connaissances mystiques et parfois occultes, capables de commander aux forces invisibles en vue du résultat qu'ils souhaitaient, repartaient tête basse. Certains perdaient même la langue avant de s'en aller.

C'est affreux de voir un homme humilié.

Tradithérapeutes, marabouts, naturothérapeutes, et j'en passe, constataient tristement, ma mère et moi avec eux, les limites de leurs différentes sciences. Bien sûr, la médecine moderne n'avait pas été épargnée dans la recherche de cure. Elle fut d'ailleurs la première porte à laquelle nous avons frappé. Le diagnostic ne révéla rien de concret dont on puisse rendre compte à un patient qui souffre. Les médecins étaient impuissants.

Il n'est pas rare que cela arrive dans certaines contrées.

Plus tard, j'ai appris en écoutant les adultes qu'il arrive parfois qu'un praticien oriente son patient vers la pharmacopée traditionnelle qui traite les maladies d'ordre métaphysique.

Tout ne peut pas être vu.

Les docteurs disaient que cela dépassait leurs compétences. Ils nous conseillaient le recours à la médecine traditionnelle et naturelle qui, elle, est capable de déterminer ce qui paraît allégorique pour la médecine occidentale.

Ici, nous sommes tous convaincus de cela.

Mon Afrique est pleine de mystères difficiles à déchiffrer.

Les sciences africaines demeurent sollicitées malgré les prouesses de la science moderne qui, avec le temps, a rendu crédule la grande majorité. Hélas ! Toute cette gymnastique fut vaine.

L'état de santé de papa, loin de montrer des signes d'amélioration, s'envenimait. Nous étions tous de plus en plus attristés.

L'issue semblait inévitablement sombre.